ÉLOGE HISTORIQUE DE MONSIEUR LOUIS-ANTOINE-PROSPER HÉRISSANT,

Médecin de la Faculté de Paris.



A PARIS.

M. DCC. LXXI.

ÉLOGE HISTORIQUE
DE M. HÉRISSANT.

LOUIS-ANTOINE-PROSPER HÉRISSANT, naquit à Paris le 27 Juillet 1745, de Jean-Thomas Hériſſant, aujourd'hui Imprimeur du Cabinet du Roi, & de Marie-Nicole Eſtienne. Dès l'âge le plus tendre, le jeune Hériſſant fit entrevoir le germe des talens qui ſe développèrent bientôt en lui. L'amour de l'étude, le deſir de la gloire furent ſes premières paſſions, dans la ſuite elles firent taire toutes les autres. A ces avantages, il joignoit un caractère ſérieux, appliqué, & n'avoit de jeune que le pouvoir de ſupporter long-temps le travail. Élevé ſous les yeux de ſon père, par M. l'Abbé Bazile, Secrétaire de M. l'Archevêque de Lyon, il ne ſortoit que pour aller avec ſes frères au Collége de Beauvais où il fit toutes ſes claſſes. Ce ſoin paternel, cette petite rivalité, dont on ne peut ſe défendre lorſqu'on court la même carrière, & que les liens du ſang augmentent encore, mirent dans leurs études un zèle qui les fit bientôt diſtinguer des autres écoliers. A la fin de chaque année ils partageoient entr'eux les lauriers académiques. M. Hériſſant vit en Réthorique

couronner ses travaux à la distribution solemnelle des prix que l'Université accorde tous les ans aux meillenrs sujets des dix Colléges réunis.

Ce cours d'étude fini, M. Hérissant fit sa Philosophie. Les matières abstraites de la Logique & de la Métaphysique; la manière sèche & aride dont on les présente, eurent peu d'attraits pour un esprit séduit par les images riantes de la Rhétorique. Son amour pour la Littérature; les triomphes académiques de M. Thomas, dont il avoit été le disciple, l'engagèrent à courir la même carrière. L'Académie d'Amiens venoit de proposer pour sujet de prix l'Éloge de Ducange, connu par ses travaux sur le moyen âge, & sur l'Histoire de la Monarchie, M. Hérissant envoya un Discours qui mérita les honneurs de l'*Accessit*.

Dans le même temps, il voulut essayer ses forces sur un théâtre plus vaste. La Faculté de Médecine de Paris, dans le dessein d'encourager à faire son Histoire, avoit donné pour sujet de prix l'Éloge de Duret; il y travailla: mais soit par déférence pour ses concurrens, soit que trop sévère pour ses ouvrages, il ne les vit pas des mêmes yeux que ses amis, l'Éloge ne fut point envoyé au concours; il étoit pour-

tant fini, & lui avoit coûté beaucoup de soins & de recherches.

C'étoit en changeant d'objet de travail qu'il se délassoit : en effet, il composa dans le même temps son Poëme sur l'Imprimerie, quoiqu'il n'ait été imprimé que plus d'un an après par un de ses amis. Son dessein n'étoit pas de le rendre public. M. de Querlon, auteur des Affiches de Province, entre les mains duquel le hazard en fit tomber un exemplaire, l'annonça par un extrait fort avantageux : l'épilogue surtout lui parut mériter des éloges, aussi-bien que la description concise du méchanisme même de l'Art ; morceau d'autant plus difficile, qu'on ne pouvoit être guidé par les Anciens, auxquels l'Imprimerie étoit totalement inconnue ; aussi l'Auteur a-t-il le mérite d'avoir sçu triompher & de la nouveauté du sujet, & de la difficulté de l'expression.

Toutes ces occupations, étrangères à l'étude de la Philosophie, ne lui prenoient aucue partie d'un temps qu'elle eût pu réclamer. Il ne leur donnoit que ce que ses devoirs lui laissoient en sa disposition : elles ne l'empêchèrent donc pas de soutenir avec distinction une Thèse générale. Il l'ouvrit par un Discours Latin, *de Hominis physici dotibus*, qui fut très-goûté.

Ses deux années de Philosophie achevées, M. Hérissant fut reçu Maître-ès-Arts au mois d'Août 1764. Son père charmé de trouver en son fils toutes les dispositions qu'il pouvoit souhaiter, eut sur lui les vues communes des pères; il le destina à sa profession. Les élémens d'un Art dont il venoit de donner des préceptes ne plurent point au jeune Hérissant. Content d'avoir chanté les hommes qui s'étoient rendus célèbres dans l'Imprimerie, il ne se sentoit point destiné à marcher sur leurs traces. Un attrait invincible le portoit à l'étude de la Médecine, & c'étoit en partie pour faire connoître son goût, que dans son Poëme de l'Imprimerie, qu'il appelloit ses adieux à cet Art, il avoit loué Charles Estienne, qui fut tout à la fois Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Imprimeur; mais sa timidité naturelle, son respect pour les volontés d'un père dont la tendresse éclairée veilloit également sur l'établissement de tous ses enfans, l'empêchoient de manifester ses véritables intentions. C'étoit dans l'intérieur du cabinet; c'étoit dans le sein de deux frères qui lui restoient, qu'il osoit réclamer la liberté de décider de son sort, & de choisir son état. C'est dans ce temps, où il étoit encore incertain s'il feroit

Médecin, ou s'il ſuivroit la profeſſion de ſon père, qu'il travailla à la partie de l'Hiſtoire Naturelle, dans la nouvelle édition de la *Bibliothèque Hiſtorique de la France*, par le Père le Long. Les recherches qu'exigeoit un ouvrage de cette eſpèce, n'étoient pas capables de l'occuper entièrement. Décidé à prendre le parti de la Médecine, il faiſoit d'avance d'amples proviſions en tout genre. L'Hiſtoire Naturelle, proprement dite, étoit ſur-tout l'objet de ſes études. Il a laiſſé les matériaux d'un petit ouvrage Latin ſur les Inſectes. Son but étoit de travailler quelque jour à rendre plus utile une partie de l'Hiſtoire Naturelle, qui ne ſemble encore que curieuſe.

Occupé de ces travaux; réſolu de ne faire connoître ſon goût que par quelque coup d'éclat, il attendoit en ſilence l'occaſion favorable. L'Éloge de Gonthier d'Andernack, que la Faculté de Medecine propoſoit pour prix, la lui préſenta. Il travailla à cet Éloge avec une ardeur extrême: il le compoſa dans le plus grand ſecret; & l'ouvrage ne fut connu de ſa famille que par le prix qui le couronna: dès-lors il fut libre de ſatisfaire ſes deſirs, & de ſe livrer entièrement à l'étude de la Médecine. Son père fut le premier à ſeconder de ſi heu-

reuſes diſpoſitions : & comment auroit-on pu ſe refuſer à une vocation auſſi marquée?

La Faculté vit avec plaiſir ſur ſes bancs un Candidat qui s'annonçoit par des triomphes. Les membres les plus illuſtres de cette Compagnie s'empreſſèrent à le féliciter ſur le prix qu'il venoit de remporter. M. Bertrand le jugea digne de l'aſſocier anx travaux de ſon père. Il avoit hérité de lui des Mémoires conſidérables ſur la vie des Médecins de la Facnlté : monument précieux dont M. Baron a fait une mention honorable, dans la Préface qu'il a miſe à la tête de l'Ouvrage qui a pour titre, *Queſtionum Medicarum ſeries Chronologica.* Des occupations plus utiles, la pratique qui le demandoit tout entier, ne lui permettant pas de travailler à ces Mémoires avec tout le ſoin qu'il auroit deſiré, M. Bertrand crut qu'il ne pouvoit être mieux remplacé que par M. Hériſſant. Il lui écrivit pour l'engager à mettre cet Ouvrage en état de paroître. C'eſt, diſoit-il dans ſa Lettre, » à l'eſtime que je fais de » vous, Monſieur, à l'atta chement que j'ai pour » la Médecine, & ſingulièrement pour ma » Compagnie, que vous devez cette Lettre, » qui me produira toujours un bien ſi elle » me procure quelques liaiſons avec vous ».

M. Hériſſant répondit à un choix auſſi flatteur. Il compoſa un Diſcours Hiſtorique ſur l'état de la Médecine chez les Gaulois, & ſous les deux premières Races ; c'eſt-à-dire, juſqu'à l'inſtitution de la Faculté. Il a laiſſé encore pluſieurs matériaux ſur les temps poſtérieurs.

La réputation que lui avoit juſtement acquiſe l'Éloge de Gonthier ne ſe borna pas à la Capitale. Cet Ouvrage le fit bientôt connoître dans les Provinces, & lui ouvrit une correſpondance avec pluſieurs Savans. L'Académie de Béziers deſira de le voir au nombre de ſes membres, & dès le mois de Janvier 1766, M. Bouillet, Sécrétaire perpétuel de cette Compagnie, lui propoſa une place au nom de l'Académie.

Ces ſuccès dans la carrière des Lettres ne lui faiſoient point perdre de vue ſon but principal. Son état une fois décidé, il s'appliquoit avec ardeur à s'en rendre digne. Les Auteurs de Médecine devinrent ſa lecture familière ; il puiſoit dans les ſources mêmes. Perſonne ne poſſédoit plus que lui l'eſprit de recherche & d'obſervation. Perſuadé que les erreurs des hommes célèbres font ſouvent plus pour les progrès des Arts, que les prétendues découvertes des demi-Savans, il liſoit indiſtinctement,

mais en critique éclairé, tous les Ouvrages des grands Maîtres. Plein de leur lecture, riche de leurs découvertes, il compoſa en Latin, pour ſon propre uſage, un Cours complet de Médecine, dont la méthode mérite des éloges.

De toutes les parties de la Médecine, l'Anatomie étoit celle pour laquelle il avoit l'inclination la plus forte. Les liaiſons qu'il eut avec le Chirurgien-Major des Hôpitaux, le mirent en état de ſatisfaire entièrement ſon goût. Il obtint, par ſa recommandation, la facilité d'avoir des cadavres à ſa diſpoſition dans la Maiſon de la Pitié. Ce fut dans cet Hôpital, qu'accompagné d'un ſeul de ſes amis, il paſſa l'Hyver de 1767 à étudier l'Anatomie dans le livre même de la nature. Il ſuivoit en même temps les Cours de M. Petit, Docteur-Régent de la Faculté. Les graces du diſcours dont ce célèbre Anatomiſte ſait orner ſes démonſtrations, la ſéduiſante facilité avec laquelle il promène l'eſprit de ſes Auditeurs par les routes les plus eſcarpées, couvrant toujours de fleurs les épines qu'on y rencontre à chaque pas, diſſipèrent entièrement une certaine impreſſion d'horreur qu'éprouvoit M. Hériſſant à l'aſpect de l'humaniité détruite, & dont la Philoſophie même ne peut défendre une ame

ſenſible. Il fut fort étonné de trouver agréable une ſcience qui, juſques-là, n'avoit été pour lui que ſatisfaiſante.

Ce fut cette même année 1767, que la Société des Sciences, Arts & Belles-Lettres d'Auxerre, l'adopta au nombre de ſes Membres. Il reçut ce prix de ſes travaux avec d'autant plus de plaiſir, que les récompenſes de cette eſpèce devenoient un puiſſant aiguillon pour lui. Il en étoit une ſur-tout à laquelle il aſpiroit ardemment; c'étoit une place à l'Académie des Sciences de Paris; & comment n'auroit-il pas été le confrère des Savans, de la plûpart deſquels il étoit déja l'ami.

Il fut admis au Baccalauréat au mois de Mars 1768. La manière dont il répondit aux divers examens, dans leſquels la Faculté juge de la capacité des Candidats, ne démentit point & la réputation qu'il apportoit, & l'idée que d'après elle cette Compagnie s'étoit formée de ſon mérite. Les différentes épreuves par leſquelles il paſſa ſucceſſivement, dans le peu de temps qu'il fut en Licence, ne ſervirent qu'à faire paroître ſes talens dans un plus grand jour.

Au mois de Novembre, il ſoutint une Thèſe de Phyſiologie, dont le ſujet eſt : *An à terreæ*

ſubſtantiæ intra porros cartilaginum appulſu oſſium durities. Elle fut très-bien reçue ; elle dut ſa réputation, moins à la nouveauté du ſujet, qu'à la ſaine érudition qu'on y trouve, au ſtyle pur, égal & correct dont elle eſt écrite. L'Auteur, d'après un grand nombre d'expériences très-ingénieuſes, faites par M. Hériſſant, de l'Académie des Sciences, ſon parent, y démontre que la ſtructure des os n'eſt point telle qu'on ſe l'imaginoit ; que l'oſſification ne ſe fait point de la manière dont les Anatomiſtes ont prétendu juſqu'ici qu'elle ſe formoit ; que tout ſon méchaniſme dépend d'une ſubſtance terreuſe, ſoluble dans les acides, qui eſt porté entre les pores du cartilage par la force de la circulation. Il fait remarquer la différence qu'il y a entre les os & les parties qui acquierrent une oſſification contre nature. Il prouve que dans celle-ci il n'y a, pour ainſi dire, qu'une accrétion, au lieu que dans les os il ſe fait une intuſuſception. Il falloit néceſſairement, pour établir ſa Thèſe, que M. Hériſſant combattît & renversât un ſyſtême adopté par tous les Anatomiſtes, & que la célébrité de ſon Auteur ſembloit mettre hors d'attaque : il le fit, mais avec tous les égards qu'il devoit à l'âge & au mérite de ſon adverſaire, ſans cependant

rien faire perdre à la vérité qu'il annonçoit.

Cette Thèse fut suivie d'une seconde, qui ne fut pas moins bien accueillie & qui le méritoit autant. Le sujet est : *An corpora quæ lentè extenuata sunt, lentè reficienda; quæ verò brevi, celeriter.* C'est un Commentaire détaillé de l'Aphorisme d'Hippocrate. L'éloge le plus grand qu'on puisse faire de cette Thèse, c'est qu'après tous les bons Commentaires que de célèbres Auteurs nous ont donné sur les Aphorismes d'Hippocrate, elle parut neuve & se fit lire avec plaisir.

Quoique fortement occupé de sa profession, il ne négligeoit pas de se livrer aux devoirs & même aux amusemens de la société. Sa circonspection à prononcer sur le mérite des autres, sa modestie, son extrême réserve à parler de lui-même, faisoient desirer son commerce; ses mœurs faciles, son esprit doux & liant le rendoient très-sûr. Plusieurs Membres illustres de la Faculté l'honoroient de leur amitié. Il étoit fort uni avec le célèbre M. de Jussieu. Un Ouvrage auquel il travailloit, auroit rendu cette liaison plus intime encore.

Il avoit entrepris de faire le Catalogue des Plantes du Jardin que M. Cochin, ancien Echevin, a formé à Châtillon près Paris; mais pour

qu'il pût être utile, il avoit généraliſé cette idée, & compoſoit un traité de Botanique, ſous le titre de *Jardin des Curieux :* il eſt très-avancé, & même preſqu'en état de paroître. L'Auteur s'eſt propoſé dans cet Ouvrage de donner la culture, les uſages des Plantes les plus curieuſes, & de faire voir le parti qu'on peut en tirer pour l'ornement & la décoration des Jardins. Il commence par celles qui viennent en pleine terre; il les diviſe en arbres, arbriſſeaux, plantes vivaces & annuelles. Les Plantes des ſerres ſont partagées en trois Sections. La première comprend toutes celles qui paſſent l'hyver dans l'Orangerie : la ſeconde, celles qui ont beſoin de la ſerre chaude; & la troiſième, celles qui ne peuvent être conſervées que dans la tannée.

Ce fut au milieu de ces travaux qu'il fut enlevé par une mort auſſi prompte qu'inattendue. Il ſuivoit exactement la viſite des Médecins de l'Hôtel-Dieu, la petite vérole y fut très-commune pendant tout l'été; en vain la tendreſſe inquiète de ſa famille vouloit l'éloigner de la contagion, en vain ſes amis lui conſeilloient de ne pas s'expoſer imprudemment. Le zèle ardent & vif qu'il avoit pour ſa profeſſion, ne lui permit d'entendre, pour cette fois ſeulement, ni les ordres paternels, ni la voix de ſes amis. Il

fut attaqué de la petite vérole le 6 Août. Les ſecours de l'Art furent impuiſſans. Il mourut le 10, âgé de 24 ans, emportant avec lui les regrets de tous ceux qui l'avoient connu, & la ſatisfaction inexprimable de ne s'être jamais un inſtant écarté de la voie de la vertu.

Tel eſt le ſujet que la République des Lettres s'eſt vu enlever à la fleur de ſon âge: tel eſt le Bachelier que la Faculté a perdu en la perſonne de M. Hériſſant. Marchant ſur les traces des grands hommes qu'elle a vu ſortir de ſon ſein, & qu'il avoit pris pour modèle, animé de leur eſprit, il eut comme eux contribué à la gloire de cet illuſtre Corps. Que ne devoit-il pas en attendre après un début auſſi brillant? Les regrets de cette Compagnie ont aſſez prouvé le cas ſingulier qu'elle en faiſoit, & combien elle fut ſenſible à ſa perte. Puiſſe-t-elle voir d'un œil favorable l'hommage que nous avons cru devoir rendre à la mémoire d'un confrère, d'un ami qui a trop peu vêcu pour nous, s'il a aſſez vêcu pour la gloire.

Pour qui compte les Faits, les ans du jeune Achille
L'égalent à Neſtor.

ROUSSEAU, *Odes*.